

## Une route, la mort, la vie – Le judo redonne le sourire



*"C'est maintenant que tout commence, alors ne nous oubliez pas"*

*Lors de la troisième journée du Grand Chelem de Judo, Tokyo 2011, la Fédération Internationale de Judo et la Fédération Française de Judo faisaient une donation de 300 000 dollars US (200 000 FIJ + 100 000 FFJ) pour soutenir la reconstruction dans les zones sinistrées du Japon, après la catastrophe qui frappa le pays le 11 mars 2011, en milieu d'après-midi. A l'issue d'une cérémonie émouvante de remise des chèques conduite par le Président Marius L. Vizer (FIJ), le Président Jean-Luc Rougé (FFJ) et les représentants des trois provinces les plus plus sévèrement touchées (Fukushima, Iwate et Miyagi), la FIJ et la fédération japonaise de judo (All Japan Judo Federation) se rendaient dans le nord du pays, à Rikuzentakata, dans la préfecture d'Iwate, afin d'évaluer l'avancement des travaux de reconstruction, alors que le bilan s'établit à environ 20 000 morts et plusieurs milliers de disparus, toujours introuvables près de neuf mois après la catastrophe. Voici le récit de cette visite.*

### **Normalité apparente**

La première chose qui frappe lorsqu'on arrive au Japon plusieurs mois après le tremblement de terre, le tsunami et la catastrophe nucléaire de Fukushima, est que tout paraît étrangement calme et normal, mais d'un calme et d'une normalité dérangeants car, si personne ne dit rien, tout le monde sait que quelque chose a changé. Pendant des décennies, rien ne sera plus pareil et la célèbre estampe japonaise représentant une vague bleue gigantesque déferlant sur de frêles embarcations, sur fond de Mont Fuji, prend ici toute sa dimension. Sauf que cette

fois-ci, la vague n'était pas bleue, mais noire, d'un noir mortel charriant des milliers de tonnes de débris qui furent autant d'armes de destruction massive.

A défaut de les accepter, le Japon s'est accommodé des caprices de la nature. Tremblements de terre, tsunami ou typhons, même s'ils ont déjà été particulièrement meurtriers par le passé, comme ce fut le cas à Kobe en 1995, font partie du quotidien japonais. Pourtant lorsque la terre se mit à trembler violemment le 11 mars 2011, à 14h46, la secousse se révéla immédiatement hors normes. "A Tokyo (pourtant à plusieurs centaines de kilomètres de l'épicentre), les immeubles se sont mis à onduler et cela a duré de longues minutes. Il devenait difficile de se tenir debout et tout tombait de partout" témoignent plusieurs habitants de la capitale, ainsi que les judoka françaises qui étaient en stage au Japon à cette période. Malgré tout, en ce mois de décembre, au cours duquel Tokyo s'est parée de mille et une lumières pour fêter un Noël planétaire, rien n'y paraît. Pendant quelques jours la célébration du judo mondial, à l'occasion du tournoi du grand chelem 2011, suit son cours et il n'y a que la cérémonie émouvante de remise de dons de la FIJ et de la FFJ pour rappeler que c'est tout un peuple qui a été meurtri dans ses biens et dans sa chair en début d'année.

C'est ainsi que, lorsque le 12 décembre au matin, le train à grande vitesse Shinkansen s'élance vers le nord et que le paysage défile devant les yeux des passagers, il n'y a toujours pas le moindre signe apparent du désastre qui attend les voyageurs pour les régions dévastées. Une certaine forme d'irréalité plane sur le train dont une rame dérailla pourtant le 11 mars. Les immeubles des banlieues interminables de la capitale sont petit à petit remplacés par des paysages de campagne plus bucoliques. Les montagnes aux sommets enneigés se rapprochent. Tout est calme... tellement japonais.

Il faut attendre les traversées des gares de Fukushima et Sendai, pour commencer à entendre des noms si évocateurs pour tout ceux qui ont directement vécu le drame et pour tous les autres qui sont restés rivés à leur petit écran dans les jours qui ont suivi le tremblement de terre. Mais là encore, rien, pas le moindre signe évident de la catastrophe. Comment cela est-il possible ? L'explication est simple. "Le tremblement de terre aussi puissant fut-il, n'a provoqué que peu de dégâts matériels visibles. Le Japon est prêt depuis des siècles à affronter les pires secousses. Non, ce qui a détruit, c'est la vague", dit-on. Par endroit elle a atteint près de 40m de haut. "A Rikuzentakata, elle mesurait 18m et est arrivée en moins de cinq minutes, une heure après le séisme" précise M. Kobayashi, en charge d'organiser le séjour de la FIJ et de la fédération japonaise sur la zone.

### **Un paysage de désolation**

Si depuis le départ de Tokyo, la quête de signes évidents de la catastrophe reste vaine, soudain, au détour d'un dernier virage les choses changent radicalement. A gauche de la route, tout paraît encore 'normal' : les voitures circulent, la signalisation routière fonctionne, des passants déambulent sur les trottoirs, là-bas l'enseigne d'un coiffeur tourne indiquant que le salon est ouvert, ici des enfants jouent... C'est la vie.

A droite, les maisons ont l'air vides, inanimées et comme figées dans un linceul invisible. Il n'y a pas une seule personne qui se promène, pas un seul cri d'enfant. Le temps s'est arrêté. Même les oiseaux virevoltant sur la gauche de la route, ont déserté le côté droit. A quelques centaines de mètres, entre deux bâtiments, se dresse une immense pile informe de débris en tout genre. Impossible de savoir exactement de quoi il s'agit. Ici, c'est le royaume de la mort qui a pris ses quartiers d'hiver.

Alors que la route continue à serpenter entre vie et mort, M. Kobayashi explique que la vague est arrivée jusqu'ici, charriant son lot de déchets arrachés en aval. L'océan est pourtant à plusieurs kilomètres de distance. "La droite de la route a été déclarée inconstructible. Une loi a été votée. Il ne peut plus y avoir d'activité humaine quelle qu'elle soit, si ce n'est celle de nettoyage. A gauche, on continue à vivre comme si de rien n'était".

Encore quelques kilomètres et, au détour d'une colline, l'océan apparaît sur la droite, calme et paisible, parsemé de fermes de culture huitrière, la spécialité de la région. A gauche, cette fois-ci, il n'y a plus rien. A perte de vue, c'est le néant, la négation même de la vie. Le chauffeur a beau expliquer qu'ici se dressait le centre ville de Rikuzentakata, que 23 000 personnes y vivaient paisiblement, qu'on y trouvait toutes les petites échoppes traditionnelles japonaises, il n'y a plus rien qu'une grande étendue caillouteuse grise et morne parsemée de quelques bâtiments squelettiques balayés par le vent du large. La silhouette fantomatique d'un grand hôtel qui fait face à la mer indique que la vague est montée jusqu'au 4e étage et que sur son passage, elle a tout emporté... tout. Du pont qui enjambait la petite rivière qui serpentait au milieu de la ville, il ne reste que les piles, le tablier a été pulvérisé. Par endroit, des montagnes de déchets, triés en fonction de leur nature, impriment un semblant de relief à la grande plaine dévastée. Mais depuis deux jours, en raison de la fermentation qui sévit depuis des mois, les pompiers s'efforcent à éteindre l'incendie qui s'est emparé d'une de ces funestes montagnes.

### **"Ne nous oubliez pas !"**

Rendez-vous a été pris avec deux employés municipaux, devant la mairie, ou plutôt ce qu'il en reste, c'est à dire une simple structure de béton, remplie jusqu'au toit d'un bric-à-brac de déchets. A l'avant du bâtiment, dans ce qui était un parc municipal, à perte de vue, s'empilent les carcasses des voitures qui ont été rassemblées en un cimetière métallique, grinçant et rouillant sous les coups de butoir de la météo hivernale. Pendant plus d'une heure, les deux agents de la ville expliquent ce qui s'est passé ici le 11 mars 2011, et ce qu'est devenu leur quotidien. Même eux qui pourtant ont vécu de l'intérieur tout l'enchaînement du désastre, n'arrivent toujours pas à y croire et doivent faire de vrais efforts de concentration pour tenter de recoller les morceaux du cauchemar.

"Tout est allé si vite. Vers 14h30, nous avons été frappés par un tremblement de terre d'une amplitude inimaginable. Les pompiers sont partis sur le terrain et beaucoup ont été emportés par la vague. Moins d'une heure après, les sirènes d'alerte au tsunami ont retenti, mais nous

pensions être à l'abri. L'océan était à plus de 2km. Pourtant les gens ont commencé à se rassembler pour se mettre à l'abri, calmement. Au loin, on voyait une sorte de grand nuage avancer. Nous avons cru à un gigantesque incendie, conséquence du tremblement de terre. Mais en moins de 5 minutes, l'incendie était devenu un tsunami atteignant le 4e étage des immeubles et digérant toutes les petites habitations. Ceux qui ont eu la chance d'atteindre le toit, s'en sont sortis, pour les autres....". Sur ces points de suspension, les deux hommes continuent leur récit macabre : "Dans le bâtiment en face, plus de 100 personnes sont entrées, 10 en sont ressorties vivantes. Dans celui-là qui pourtant était le lieu de rassemblement en cas d'alerte, il y a eu plus de 200 victimes et seulement quatre survivants. Il faut savoir qu'en tout, il y a eu au moins 6 vagues et qu'entre chacune d'entre elles, nous devions à nouveau nous réfugier sur les bâtiments hauts qui menaçaient eux aussi d'être emportés par la puissance des flots. Devant la ville, pour la protéger, il y avait une petite forêt de 70 000 arbres, un seul est encore debout à l'heure qu'il est. C'était impensable, inimaginable et encore aujourd'hui nous ne comprenons pas ce qui s'est passé".

Mais paradoxalement, ce qui paraît aujourd'hui le plus dur à supporter, c'est la vague de l'oubli. Cet ultime tsunami qui isole inexorablement une population qui a malgré tout gardé une dignité exemplaire. "Nous avons toujours vécu ici, nous avons grandi à Rikuzentakata, nous avons construit nos maisons, nos familles et notre vie dans ce lieu. Et pourtant aujourd'hui, tout a été balayé en quelques minutes. Nous n'avons même plus la moindre photo de notre vie passée. Des dizaines de collègues ont été emportés par le tsunami. D'autres ont survécu mais ont perdu leur famille. Même notre maire a perdu sa femme dans le désastre. Pourtant tous les jours, nous devons être au travail pour nettoyer. Mais nettoyer quoi ? Le néant ? A quelques kilomètres d'ici, à Tokyo, les gens ont repris leur vie d'avant, mais nous nous sommes seuls et isolés et nous devons continuer à vivre avec la mort et avec le désastre permanent qui s'étale sous nos yeux. Alors s'il vous plaît, ne nous oubliez pas, ne nous laissez pas seuls.... ne nous oubliez pas!...", supplient dignement les deux employés municipaux, l'un deux ayant perdu sa femme et son enfant le 11 mars dernier, et l'autre ayant sauvé la vie de 124 personnes en les transportant sur le toit de la mairie.

A la question de savoir ce qui peut aujourd'hui leur redonner le sourire malgré les épreuves, les deux hommes s'accordent à dire : "Voir des enfants sourire à nouveau lorsqu'ils vont à l'entraînement de judo sous la houlette de M. Iwasaki, ça, c'est un vrai bonheur". Une semaine après la catastrophe, M. Iwasaki dont la maison a été réduite en poussière, reprenait les séances de judo sur le bitume d'un parking avec au programme des répétitions sans chutes mais surtout la joie de se retrouver ensemble pour un moment de détente et de convivialité.

### **Une vague d'émotion**

Pendant deux jours, les récits de ce genre faits avec beaucoup de pudeur, vont s'enchaîner et provoquer une véritable vague d'émotion chez les représentants de la FIJ et de la fédération japonaise de judo. La population de Rikuzentakata qui a conscience de son isolement sait la nécessité qu'elle a de témoigner pour essayer d'en sortir. Tout le monde a été touché dans sa

chair et dans son être. M. Toba Futoshi, le maire de la ville, résume bien la situation: "Le gouvernement japonais a promis de financer 90% des projets de reconstruction, en dehors de la zone sinistrée qui a été interdite. Charge à nos communes détruites de trouver les 10% de financement qui manquent. Mais d'une part nous n'avons plus de terrains pour construire, car comme vous l'avez vu, la région est montagneuse et déjà saturée de constructions là où il est possible d'en avoir. Nous avons déjà réquisitionné les terrains de sport des écoles pour bâtir des quartiers provisoires et les enfants ne peuvent plus faire d'activité physique. Et d'autre part, trouver les 10% restant relève du casse-tête car il n'y a plus la moindre activité économique ici. Rikuzentakata a été rayée de la carte, mais j'ai toujours des milliers d'habitants à reloger et à qui il faut que je redonne espoir".

L'espoir, M. Tanaka a bien failli le perdre et même aujourd'hui, tout est encore si fragile. Parmi les 4 survivants sur les 200 venus se réfugier dans la salle communale dévastée par le tsunami, M. Tanaka n'eut la vie sauve que grâce à un réflexe qui lui permit de s'accrocher à la structure métallique du toit. Après plusieurs jours d'errance dans les décombres à la recherche de sa femme, il découvrit qu'elle a été emportée à seulement quelques mètres de lui. "J'ai pensé au pire quand j'ai appris que j'avais perdu ce que j'avais de plus cher au monde. Pourquoi continuer à vivre ? J'étais un homme abandonné, perdu et traqué par les médias qui voulaient connaître mon histoire. C'est M. Iwasaki qui m'a sauvé une deuxième fois. Il m'a caché pendant plusieurs semaines, il m'a écouté, il m'a beaucoup parlé et il m'a tendu la main".

Le récit poignant de M. Tanaka est entrecoupé de sanglots et de démonstrations des gestes qui lui ont permis d'échapper au flot mortel. "Si j'avais su, je n'aurais pas fait ces gestes" rajoute-t-il encore. "Mais aujourd'hui, j'ai voulu témoigner pour la toute première fois, pour tous les gens qui souffrent encore et qui ont besoin qu'on ne les oublie pas. Je l'ai fait car M. Iwasaki me l'a demandé, parce que c'est lui et parce que c'est vous. Parce que je sais tout ce que le judo, au travers de l'action de M. Iwasaki, fait pour aider nos enfants".

### **Le judo, comme nouveau ciment social**

Pendant les deux jours que la FIJ et la fédération japonaise, représentée par son secrétaire général, Kyoshi Murakami (dont l'engagement pendant les deux jours en tant que traducteur, interviewer et expert de judo a été total), ont passé sur place, l'action d'un personnage central se fit jour : M. Iwasaki.

Médecin – kinésithérapeute de son état, il est connu et reconnu de tous et à l'écoute de tous. Son arrivée semble ouvrir toutes les portes. Lui aussi a été touché par le tsunami. Outre la maison qu'il possédait au centre ville et qui fut totalement anéantie, il a été séparé de sa femme pendant six jours, l'un et l'autre se croyant morts. Lui-même a pu fuir in extremis la vague, en se réfugiant sur une hauteur, alors que l'eau lui avait déjà atteint la taille. Quelques jours plus tard, il reprenait ses consultations médicales mais gratuitement car "de toute façon plus personne n'a les moyens de payer". Sa priorité était également la relance du club de judo dont le dojo a été rasé. Comme l'avaient expliqué les employés municipaux, il n'aura fallu

attendre que quelques jours, pour revoir les jeunes faire du judo dans des conditions extrêmes.

Aujourd'hui, l'entraînement a repris ses quartiers dans une petite salle de sport qui pendant plusieurs semaines servit de morgue de fortune. "Les enfants ne savent rien", précise le maître qui pendant que la séance se déroule continue à soigner ici, une cuisse un peu douloureuse, là, une cheville endolorie. Toujours gratuitement. La bonne humeur et la joie de vivre sont au rendez-vous même si tous ont des histoires glaçantes en mémoire. Pendant 2h, le judo sert de ciment social à une population en quête de repères qui ne veut pas être oubliée. Les jeunes se donnent à fond, se défoulent, transpirent et c'est cela qui leur redonne le sourire et par voie de conséquence, redonne le sourire à leurs parents et à leurs proches.

"Au-delà de la pratique que nous avons essayé de relancer au plus vite car les jeunes ont besoin de se défouler, nous pouvons mesurer tous les jours les bienfaits du judo pour notre population meurtrie. Nous avons besoin de valeurs communes et le sport nous les amène" précise Sensei Iwasaki avant d'ajouter : "Pourtant les choses ne sont pas simples. La salle a tout d'abord dû être nettoyée de l'ambiance funèbre qui y régnait et puis nous devons aujourd'hui la partager avec d'autres activités, ce qui ne nous permet pas de réellement proposer le programme adéquat à tous. Nous ne sommes pas chez nous et aujourd'hui nous ne savons pas où nous pourrions reconstruire. Dans ce contexte l'aide apportée par la FIJ, la Fédération Française de Judo et la fédération japonaise est cruciale et c'est avec beaucoup d'émotion que nous vous avons reçus ici. S'il vous plait, continuez à témoigner de ce que vous avez vu, nous en avons besoin".

C'est sur ces mots mais également sur les sourires retrouvés sur bon nombre de visages et cela malgré la situation, que la FIJ et la fédération japonaise ont refait les kilomètres qui les séparaient de l'autre monde, celui où les ravages du tsunami font déjà partie du passé alors que des milliers de personnes souffrent en silence et gardent une dignité exemplaire. Ne les oublions pas!